

## UN VOYAGE QUI M'A MARQUE

Un coup d'œil dans le rétroviseur m'a permis de remonter le temps. Plus précisément, je me retrouve début septembre 1979. Cinq semaines me séparent alors de ma rentrée en dernière année d'École de Commerce. Cette parenthèse, je compte la mettre à profit pour explorer de nouveaux horizons. Mais je ne suis pas seul dans ma quête, trois bons copains de ma promo, qui partagent la même fougue, ont décidé de m'accompagner.

Ensemble, nous partons à la découverte de la Turquie, charriant avec nous, nos rêves et l'insouciance de nos 21 ans. Arrivés à l'aéroport d'Orly, nous devons nous acquitter des formalités d'enregistrement. Une employée chargée de l'étiquetage des bagages vient de coller sur le mien, une étiquette formée des lettres IST, présageant notre destination, Istanbul. Mon bagage, prestement happé par un tapis roulant, à tôt fait de disparaître de mon champ visuel.

C'est au tour de mon pote François de déposer son bagage. Il hérite curieusement d'une étiquette formée des lettres MOS. Je glisse à l'oreille de François :

« \_ Tu ne crois pas que ton sac ne s'envole pour Moscou ?

Je reçois pour toute réponse, un haussement d'épaules. Hélas mon appréhension va se révéler légitime, la récupération des bagages a fait les frais d'une erreur d'aiguillage.

Deux sacs dont le mien ont atteint leur destination, deux autres, expédiés à 2 000 kilomètres de là, cherchent désespérément preneur. François et Jean reverront-ils un jour, leurs bagages ? Devrons-nous nous résoudre à partager le contenu des seuls sacs arrivés à bon port, jusqu'au terme du séjour ? La question dérange, mais pour l'heure reste sans réponse. Après avoir cédé au rituel du chai, le thé local que nous avons bien apprécié, nous nous rendons dans une auberge de jeunesse située dans le centre historique d'Istanbul. Nous avons repéré cette halte dans le guide du routard. C'est ici que reposeront les bagages rescapés, c'est là également que nous nous reposerons, en tous cas, nous apprécierions qu'il en soit ainsi. Mais trouver le sommeil dans la torpeur de la nuit stambouliote n'est pas une mission aisée, d'autant que nos nerfs ont été mis à rude épreuve. Enfin, l'endormissement avait fini par nous gagner, mais brutalement nous voilà réveillés par des hurlements. Un soupirail, qu'on jurerait avoir été placé sciemment au-dessus de nos têtes fait office de caisse de résonances. En cause, les incantations des muezzins, qui se répandent en écho de toutes parts, provenant des innombrables mosquées de la ville. Ces appels à la prière ont vibré jusque dans mes tripes, ressenties comme autant d'intrusions diaboliques. Ce tumulte dissonant se prolongea une vingtaine de minutes, une éternité pour nos oreilles occidentales.

A cet instant, je me fis la réflexion que ma soif d'aventures était étanchée, mais j'avais du goût de l'aventure, une vision différente.

Au terme de trois jours d'échanges aigre-doux avec le Consulat de France, nos deux acolytes insoucients s'entendent dire qu'on a retrouvé leurs sacs. Dès lors, les tensions s'apaisent. Ces péripéties ne nous auront pas privé d'admirer toutes sortes de monuments prestigieux, la mosquée bleue, la basilique Sainte Sophie, le palais de Topkapi, pour ne citer que les principaux. Un arrêt à la tour de Galata nous a permis de jouir d'un panorama incroyable sur

le Bosphore, théâtre d'un ballet de bateaux-croisière qui jouent à touche-touche sans jamais se heurter et d'avoir sur l'autre rive, un regard sur l'Asie, infiniment proche. En dévalant les rues en pente qui convergent vers le pont de Galata, puis sur le pont lui-même, tous nos sens sont en éveil. L'odorat est spécialement sollicité. Des effluves d'encens, de kebabs, d'épices, de cannelle, d'onguents en tous genre, ont investi nos narines. Une certitude s'impose, l'Orient nous a ouvert ses portes.

Nous nous mêlons à cette foule cosmopolite et colorée. Nous contemplons cette multitude de pêcheurs à la ligne qui se disputent le menu fretin que les eaux du Bosphore daignent leur accorder. Derrière les vitres des cafés des silhouettes d'amateurs de narguilé se dessinent derrière des volutes de fumée. L'endroit est unique, le dépaysement est total. Exit l'effervescence d'Istanbul ; direction Ankara, la capitale. La ville nous déçoit, souffre d'un manque de cachet, une capitale à l'européenne en beaucoup moins bien.

Cap ensuite vers le sud. Après un long parcours rectiligne dans la steppe anatolienne, se dresse à l'horizon, la Cappadoce, un incontournable. Coiffées d'innombrables cheminées de fée, pointues comme les chapeaux d'Harry Potter, des collines de tuffeau, percées de toutes parts, abritent d'étranges habitations troglodytiques. Nous poursuivons notre route toujours plus au sud, avec la mer Egée comme récompense. Antalya et ses environs nous offre un univers de carte postale. Nous avons pris place dans l'une de ces multiples caiques dont les touristes raffolent. Il fait très chaud en cette fin d'été 1979 et les Turcs eux-mêmes semblent y voir un signe avancé du réchauffement climatique. Qu'importe, l'eau de mer est à 32°, c'est un régal de se baigner dans ces eaux turquoise d'une transparence infinie, une eau qui nous rafraîchit à peine.

Du bateau, on peut admirer la chaîne du Taurus qui plonge littéralement dans la mer et culmine très vite au-delà de 3000 mètres. Dire que l'hiver on y fait du ski, quel pays de contrastes. Côté sud, le soleil darde ses derniers rayons et bien que se recroquevillant sous l'eau, parvient encore à nimer l'horizon d'un jaune paille intense .

Le voyage va se poursuivre, par mer puis par autocar. Nous découvrirons Ephèse,

Bodrum, Izmir, puis de nouveau Istanbul où nous consacrerons encore une huitaine de jours. Il y aurait là mille choses à raconter, mais hélas, le temps nous est compté.

**OLIVIER**